



**HAL**  
open science

**Histoire d'un “ festin patriotique ” à l'hôtel white (18 novembre 1792) : les irlandais patriotes à paris, 1789-1795**

Mathieu Ferradou

► **To cite this version:**

Mathieu Ferradou. Histoire d'un “ festin patriotique ” à l'hôtel white (18 novembre 1792) : les irlandais patriotes à paris, 1789-1795. *Annales historiques de la Révolution française*, Armand Colin, 2015, pp.123-143. 10.4000/ahrf.13560 . hal-03540417

**HAL Id: hal-03540417**

**<https://hal-univ-lemans.archives-ouvertes.fr/hal-03540417>**

Submitted on 24 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Histoire d'un « festin patriotique » à l'hôtel white (18 novembre 1792) : les irlandais patriotes à paris, 1789-1795

*A “festin patriotique” at White's Hotel (18 November 1792): Irish Patriots in  
Paris, 1789-95*

**Mathieu Ferradou**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13560>  
DOI : 10.4000/ahrf.13560  
ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015  
Pagination : 123-143  
ISBN : 9782200930028  
ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Mathieu Ferradou, « Histoire d'un « festin patriotique » à l'hôtel white (18 novembre 1792) : les irlandais patriotes à paris, 1789-1795 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 382 | octobre-décembre 2015, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13560> ; DOI : 10.4000/ahrf.13560

---



## ***HISTOIRE D'UN « FESTIN PATRIOTIQUE » À L'HÔTEL WHITE (18 NOVEMBRE 1792) : LES IRLANDAIS PATRIOTES À PARIS, 1789-1795<sup>1</sup>***

Mathieu FERRADOU

---

Le dîner qui eut lieu le 18 novembre 1792 à l'hôtel White à Paris est bien connu de l'historiographie en langue anglaise comme l'acte de naissance du « *British Club* ». Toutefois, les Britanniques qui célébraient les récentes victoires des armées françaises ont souvent été réduits à des traîtres chimériques et donc dignes de peu d'intérêt. Il en va de même pour les convives irlandais dont la présence fut perçue comme une simple péripétie d'un nationalisme naissant. Pourtant, en examinant les multiples significations derrière cette manifestation de sociabilité dans le Paris de la 1<sup>re</sup> République, les contours d'un républicanisme irlandais précoce et révolutionnaire se dessinent, nuanciant l'interprétation révisionniste qui voit dans les premiers républicains irlandais des opportunistes et révolutionnaires à contrecœur. Les convives irlandais de ce dîner permettent également de retracer les liens entre « catholicisme des Lumières » et républicanisme irlandais, entre France et Irlande.

**Mots-clés** : républicanisme, Irlande, Hôtel White, Irlandais Unis, *Defenders*

---

Le dimanche 18 novembre 1792, à l'hôtel White, à Paris, a lieu un dîner rassemblant entre quatre-vingts et cent convives afin de célébrer les récentes victoires des armées françaises à Valmy et Jemappes. Les convives sont principalement des étrangers : surtout des Anglais,

(1) Cet article est le fruit d'un Master 2 mené à l'IHRF sous la direction de M. le Professeur Pierre Serna et avec le soutien de M. le Professeur Thomas Bartlett (RIISS, Aberdeen). Je souhaite ici leur exprimer ma gratitude pour avoir dirigé et encouragé mes recherches.

Américains, Écossais, Gallois et Irlandais, mais aussi des Italiens, des Prussiens, des Autrichiens, des Hollandais, des Liégeois... ce qui fait de ce dîner un véritable rassemblement de la galaxie révolutionnaire européenne.

La figure centrale de cette réunion est Thomas Paine, tout juste élu député à la Convention à la suite de son exil d'Angleterre où il a été poursuivi pour libelle séditieux. Autour de lui, de nombreuses autres figures du radicalisme britannique parmi lesquelles l'imprimeur et affairiste John Hurford Stone ; le poète et dramaturge Robert Merry ; un ancien membre du Parlement britannique, Sir Robert Smyth ; le poète, journaliste, apôtre du végétarisme et colonel du premier régiment de piquiers en France, John Oswald ; l'auteur des *Letters from France*, Helen Maria Williams. Au cours du dîner, l'un des convives propose d'écrire une adresse à la Convention, dont la rédaction est confiée à un comité de quinze personnes qui se réunit le samedi suivant, le 24 novembre<sup>2</sup>. Cette adresse est signée par cinquante personnes et présentée à la Convention le mercredi 28 novembre en même temps qu'une autre adresse, émanant de la *Society for Constitutional Information* (SCI), représentée par le poète et diplomate américain Joel Barlow et le radical anglais John Frost, ce dernier étant également secrétaire de la *London Corresponding Society* (LCS).

Ces deux événements – le dîner et la présentation de l'adresse – sont à l'origine de ce que l'historiographie a depuis improprement appelé le « Club britannique » (*British Club*), une société rassemblant des Britanniques, mais aussi des Américains et des Irlandais résidant à Paris entre novembre 1792 et septembre 1793. John Goldworth Alger est à l'origine de l'expression *British Club*. Il porte sur ces « traîtres » et « révolutionnaires chimériques » un regard sévère, issu d'une historiographie britannique, héritée d'Edmund Burke, hostile à la Révolution, et se complaît à souligner leur fin tragique<sup>3</sup>. Avec la publication en 1963 de son ouvrage fondamental, *The Making of the English Working Class*, Edward P. Thompson a ravivé l'intérêt pour les « radicaux » anglais<sup>4</sup>. Le *British Club* a ainsi fait l'objet de travaux selon une approche renouvelée. David Erdman a sauvé la figure d'Oswald de la *damnatio memoriae* dans laquelle ces expatriés britanniques avaient été plongés, faisant le portrait d'un républicain et démocrate intransigeant

(2) « Adresse des Anglois, des Ecossois et des Irlandois Résidans et domiciliés à Paris », AN, C 241.

(3) John Goldworth ALGER, « The British Colony in Paris, 1792-1793 », *The English Historical Review*, 1898, p. 672-694 ; *Idem*, *Englishmen in the French Revolution*, London, 1889 ; *Id.*, *Paris in 1789-1794 : Farewell Letters of Victims of the Guillotine*, London, 1902, p. 324-363.

(4) Edward P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, London, Penguin Books, 1991 [1963].



qui voit dans la guerre et l'armée le moyen de fonder la « République universelle », une démocratie égalitaire pour les hommes *et* les femmes assemblés en tant que peuple en armes<sup>5</sup>. Rachel Rogers a examiné la structure associative de cette communauté et l'impact de cet exil – souvent volontaire – dans le Paris de la I<sup>re</sup> République sur la production littéraire de ces Britanniques<sup>6</sup>. Plus récemment, Jonathan Israel a consacré une conférence et le prologue de son dernier ouvrage au dîner à l'hôtel White<sup>7</sup>. Toutefois, aucun de ces travaux ne s'est réellement attaché à étudier la présence, pourtant centrale, des Irlandais lors de ce dîner et au sein du *British Club*.

Or seize ou dix-sept des cinquante signataires de l'adresse à la Convention sont irlandais. Parmi eux, trois futurs chefs de la société des Irlandais Unis et organisateurs de la Révolte irlandaise de 1798 : le fringant aristocrate Edward FitzGerald, mort en prison en juin 1798 ; les frères Henry et John Sheares, exécutés le 14 juillet 1798<sup>8</sup>. Les noms de Nicolas Madgett, de William Duckett, de William Jackson ou de Bernard MacSheehy, sont familiers à ceux qui étudient les liens entre la France et l'Irlande dans la décennie 1790 : tous deviennent des agents – soldats, espions *et/* ou traducteurs – au service de la France, recrutant d'autres Irlandais et œuvrant aux deux expéditions françaises en Irlande en 1796

(5) David V. ERDMAN, *Commerce des Lumières. John Oswald and the British in Paris, 1790-1793*, Columbia, University of Missouri Press, 1986.

(6) Rachel ROGERS, *Vectors of Revolution : The British Radical Community in Early Republican Paris, 1792-1794*, thèse de doctorat en Anglais, Université Toulouse-Le Mirail, 2012.

(7) Jonathan ISRAEL, « Celebrating Modern Democracy's Beginning : the "British Club" in Paris (1789-1793) », conférence donnée à l'*Institute for Advanced Studies*, Princeton, 7 mars 2012 [En ligne] ; *Idem*, *Revolutionary Ideas : An Intellectual History of the French Revolution from The Rights of Man to Robespierre*, Princeton, Princeton University Press, 2014, p. 1-5. Israel voit dans ce dîner une illustration de ce qu'il définit comme étant la « bonne révolution » girondine des « républicains démocrates » qu'il oppose à la « mauvaise révolution » des « populistes autoritaires » tels Robespierre ou Marat. Or les membres du « *British Club* » puisaient leurs idées autant chez les girondins que chez les cordeliers ou les montagnards.

(8) Sur la Révolte de 1798 : Pascal DUPUY, « La Grande Rébellion irlandaise de 1798 : répression et tentative d'union », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], n° 94-95, 2005. En anglais, un incontournable : Thomas BARTLETT, David DICKSON, Dáire KEOGH, Kevin WHELAN (éds.), *1798, A Bicentennial Perspective*, Dublin, Four Courts Press, 2003. La société des Irlandais Unis a été fondée en octobre et novembre 1791 à Belfast et Dublin sous l'impulsion de presbytériens (et quelques autres protestants dont Theobald Wolfe Tone) inspirés par la Révolution française. Elle avait pour ambition d'unir protestants, dont les presbytériens, et catholiques dans la lutte pour une représentation plus démocratique du peuple, en faisant « de tous les Irlandais des citoyens et de tous les citoyens des Irlandais » : David DICKSON, Dáire KEOGH & Kevin WHELAN (éds.), *The United Irishmen. Republicanism, Radicalism and Rebellion*, Dublin, The Lilliput Press, 1993 ; Nancy J. CURTIN, *The United Irishmen. Popular Politics in Ulster and Dublin, 1791-1798*, Oxford, Clarendon Press, 1998 [1994] ; Marianne ELLIOTT, *Wolfe Tone*, Liverpool, Liverpool University Press, 2012 [1989] ; Théodore W. MOODY, Robert B. MCDOWELL and Christopher J. WOODS (éds.), *The Writings of Theobald Wolfe Tone, 1763-1798*, 3 vol., Oxford, Clarendon Press, 1998, 2001 et 2007.

et 1798, aux mutineries dans la marine anglaise de 1797 et même à la « conspiration de Despard » en 1802 et à l'insurrection d'Emmet en 1803.

Malgré cela, l'historiographie irlandaise ne s'est guère intéressée aux Irlandais présents au dîner à l'hôtel White, n'y voyant là qu'un épisode anecdotique<sup>9</sup>. Elle s'est davantage focalisée sur la Révolte de 1798 qui clôture la décennie 1790 de manière dramatique : la tentative d'indépendance se solde par une union entre l'Irlande et l'Angleterre en 1801 et la tentative d'une République fondée sur une union interconfessionnelle débouche sur une division religieuse dont les linéaments ont contribué à associer catholicisme avec nationalisme et républicanisme d'une part et protestantisme avec unionisme d'autre part. Les premiers ouvrages publiés à la suite de 1798, qu'ils émanent de protestants anticatholiques et loyalistes<sup>10</sup>, de libéraux pro-Union<sup>11</sup> ou des représentants du haut clergé catholique, désireux de se démarquer de leurs coreligionnaires issus du peuple<sup>12</sup>, ont ainsi fustigé la violence de la révolte. L'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle a repris ces arguments pour dresser le portrait durable d'un nationalisme pré-1798 divisé en deux branches : l'une, catholique, marquée par le fanatisme, la superstition et le romantisme ; l'autre, protestante (notamment presbytérienne), héritière des Lumières, caractérisée par le progressisme et le sécularisme, qui épousa la cause du loyalisme à la Couronne britannique face au péril incarné par la masse catholique<sup>13</sup>. L'école révisionniste irlandaise a en grande partie repris ces thèmes pour fustiger « l'hagiographie nationaliste et marquée par l'esprit de clocher » consacrée aux premiers républicains irlandais<sup>14</sup>.

(9) Richard HAYES, *Ireland and Irishmen in the French Revolution*, London, Ernest Benn Limited, 1932, y consacre un chapitre (p. 99-111) mais son utilisation cavalière des sources pose souvent problème ; Marianne ELLIOTT, *Partners in Revolution : the United Irishmen and France*, New Haven & London, Yale University Press, 1982, y consacre un paragraphe (p. 55), de même que Liam SWORDS, *The Green Cockade : The Irish in the French Revolution, 1789-1815*, Glendale, CA, 1989 (p. 66), tous deux reprenant Hayes.

(10) Richard MUSGRAVE, *Memoirs of the Different Rebellions in Ireland*, 2 vol., Dublin, 1801.

(11) James GORDON, *History of the Rebellion in Ireland, in the year 1798*, London, 1803.

(12) Voir Dáire KEOGH, *The French Disease : The Catholic Church and radicalism in Ireland in the 1790s*, Dublin, Four Courts Press, 1993, p. 200-220

(13) James A. FROUDE, *The English in Ireland in the Eighteenth Century*, London, 1872-1874 ; William E. H. LECKY, *History of Ireland in the Eighteenth Century*, 5 vol., London, 1898.

(14) Nancy CURTIN, *The United Irishmen...op. cit.*, p. 2. Sur le révisionnisme irlandais : *Idem*, « "Varieties of Irishness": Historical Revisionism, Irish Style », *Journal of British Studies*, vol. 35, n° 2, Avril 1996, p. 195-219 ; Sean J. CONNOLLY, « Eighteenth-century Ireland. Colony or Ancien Régime ? » dans David George BOYCE and Alan O'DAY (éds.), *The Making of Modern Irish History. Revisionism and the Revisionist Controversy*, London and New York, Routledge, 1996, p. 15-33. Kevin WHELAN, *The Tree of Liberty. Radicalism, Catholicism and the Construction of Irish Identity, 1760-1830*, Cork, Cork University Press, 1996, p. 133-175, montre que l'interprétation révisionniste est directement inspirée de la vision protestante, unioniste et libérale de l'époque.



Dans ce cadre, Marianne Elliott a publié en 1982 *Partners in Revolution*, un ouvrage fondamental pour toute étude des liens entre la France révolutionnaire et l'Irlande. Elle y avance trois thèses majeures. Tout d'abord, les Irlandais Unis ne seraient devenus des républicains révolutionnaires que tardivement (vers 1795-1796) et à contrecœur, davantage par opportunisme que par conviction, en réaction à l'intransigeance du gouvernement. De plus, leur alliance avec la France à la même période aurait été poussée par la nécessité, leur conférant un poids politique et militaire sans commune mesure avec leurs propres moyens mais les rendant dépendants de la politique extérieure de la France du Directoire. Enfin, l'alliance entre les Irlandais Unis et les *Defenders* (une société secrète principalement catholique, responsable de la plupart des troubles insurrectionnels pendant la décennie) n'aurait été, là aussi, que réalisée à contrecœur, les Irlandais Unis se méfiant des catholiques, comptant sur leur alliance avec la France pour ne pas dépendre d'eux<sup>15</sup>. Dans un précédent article, Marianne Elliott voyait même dans les Irlandais Unis des apprentis-sorciers cherchant à se rallier les *Defenders* mais n'ayant pas pu les contrôler, le catholicisme de ces derniers les rendant incapables de comprendre le républicanisme séculaire de leurs alliés protestants. Elle accusait ainsi le « défendérisme » d'être responsable de la corruption du républicanisme irlandais en un nationalisme catholique exclusif<sup>16</sup>. De plus, selon elle, le passage d'un « catholicisme dépolitisé » avant les années 1780 à un catholicisme nationaliste dans les années 1790 ne s'expliquerait que par l'influence de la propagande radicale des Irlandais Unis<sup>17</sup>. Dans son sillage, Nancy Curtin écrivait que « les deux alliances [avec la France et les *Defenders*] étaient nécessaires pour faire des Irlandais Unis une organisation révolutionnaire considérable, mais, combinées, ces alliances contribuèrent [...] à une explosion monstrueuse d'hostilité sectaire en Irlande »<sup>18</sup>. À l'encontre de cette vision, d'autres travaux, parfois qualifiés de « post-révisionnistes », ont nuancé, voire infirmé l'idée que les catholiques n'ont été que tardivement et imparfaitement politisés, alléguant, au contraire, l'autonomie et l'originalité du « défendérisme »<sup>19</sup>.

(15) Sur les *Defenders* : Thomas BARTLETT, « Defenders and Defenderism in 1795 », *Irish Historical Studies*, vol. XXIV, n° 95, May 1985, p. 373-394.

(16) Marianne ELLIOTT, « The Origins and Transformations of Early Irish Republicanism », *International Review of Social History*, vol. XXIII, 1978, p. 405-428.

(17) *Idem*, *Partners in Revolution*, *op. cit.*, p. 16-17.

(18) Nancy CURTIN, *The United Irishmen*, *op. cit.*, p. 65.

(19) Jim SMYTH, *The Men of No Property : Irish Radicals and Popular Politics in the late Eighteenth Century*, New York and Basingstoke, Mcmillan 1992 ; *Idem* (ed.), *Revolution, Counter-revolution and Union : Ireland in the 1790s*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 1-20.

Étudier les Irlandais à Paris qui font partie du *British Club* permet ainsi de répondre à une double nécessité : mieux comprendre les circulations révolutionnaires entre la France et l'Irlande et, par là même, contribuer à ce débat en l'abordant sous un autre angle. En examinant la portée de la présence d'Irlandais à un dîner dans le Paris des débuts de la République, dans un contexte de montée des tensions entre la France et l'Angleterre, il s'agit de revenir aux prémices du mouvement républicain et révolutionnaire irlandais, avant l'arrivée de Wolfe Tone en France en 1796, les expéditions françaises en Irlande et la Révolte de 1798 : loin de n'être qu'une importation d'idées étrangères, le républicanisme irlandais, synonyme d'indépendantisme, s'invente dans son originalité et sa spécificité dès 1792. Face à la rareté des sources sur le dîner (qui explique sa relative négligence par l'historiographie), convoquer les sources indirectes permet de le reconsidérer comme un événement à la fois public et secret : s'il est connu en tant que vitrine et mise en scène des activités du *British Club*, ses conséquences sont restées en partie ignorées. Or les ondes de choc souterraines qui en émanent en font un événement significatif.

À l'épicentre de cet événement, le dîner en tant que tel, manifestation de sociabilité révolutionnaire et républicaine, doit d'abord retenir l'attention afin de mieux cerner dans quelle optique les Irlandais présents y participèrent.

Les journaux qui se font l'écho du dîner permettent d'en reconstituer la trame. Après le dîner, les convives portèrent des toasts, rituel en usage dans les pays anglophones, notamment depuis la Révolution américaine<sup>20</sup>. Le premier journal qui en rend compte, de manière prévisible tant le journal de Brissot montrait son intérêt pour le monde anglophone, est le *Patriote Français* qui publie, dès le mercredi 21 novembre, la liste des toasts. Plusieurs autres journaux lui emboîtent le pas, en France, en Angleterre et en Irlande<sup>21</sup>. L'ensemble de ces dépêches permet de reconstituer une liste de toasts d'une densité politique remarquable, ponctuée d'hymnes patriotiques joués par les orchestres du 1<sup>er</sup> Régiment de Cavalerie et

(20) Richard J. HOOKER, « The American Revolution Seen through a Wine Glass », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, vol. 11, n° 1, January 1954, p. 52-77.

(21) *Le Patriote Français* (ci-après *LPF*), 21 novembre 1792 ; *Les Nouvelles politiques, nationales et étrangères*, 22 novembre 1792 ; *Le Moniteur universel*, 26 novembre 1792 ; *The Morning Chronicle* (ci-après *TMC*), 26 novembre 1792 ; *The Manchester Herald*, 1<sup>er</sup> décembre 1792 ; *The Northern Star*, 6 décembre 1792 ; *The Dublin Evening Post*, 6 décembre 1792. Sur l'attention du *Patriote Français* au monde anglophone : Pierre SERNA, « Le pari politique de Brissot ou lorsque le Patriote Français, l'Abolitionniste Anglais et le Citoyen Américain sont unis en une seule figure de la liberté républicaine », *La Révolution française* [En ligne], n° 5, 2013.





de la Légion germanique du colonel Hayden, en présence de plusieurs députés à la Convention, le tout sous la présidence de Stone<sup>22</sup>. Les toasts portés sont de deux types : les *healths* et les *sentiments*<sup>23</sup>. Les premiers encadrent les *sentiments* et célèbrent la « République française, fondée sur les Droits de l'Homme », incarnée par les « armées françaises » et ses « citoyens soldats » et par la « Convention nationale », grâce à laquelle le « triomphe de la liberté » fut assuré à Valmy et Jemappes. D'autres *healths* sont portés en l'honneur des « dames de Grande-Bretagne et d'Irlande, particulièrement celles qui se sont distinguées par leurs écrits en faveur de la Révolution française » (Charlotte Smith, Helen Maria Williams et Anna Laetitia Barbauld) et des « dames de France notamment celles qui ont défendu la cause de la liberté par l'épée » (les citoyennes Fernig et Anselme)<sup>24</sup> ; en l'honneur de Thomas Paine et de ses ouvrages ainsi que des écrivains qui ont formé « l'avant-garde des victoires de la République » (Condorcet, Brissot, Sieyès, etc.)<sup>25</sup> et des « patriotes de l'Angleterre, et surtout ceux qui se sont distingués par leurs écrits et par leurs discours pour propager les principes de la Révolution française, Fox, Sheridan, Cooper, [Barlow], Tooke, Mackintosh »<sup>26</sup>.

Ce dernier *health* provoque une controverse. En effet, dès le lundi suivant, le 26 novembre 1792, *Le Patriote Français* publie une lettre signée par John Oswald réfutant ce toast, précisant que la « société des Anglais, Ecossais et Irlandais » s'est réunie, deux jours après la publication de la liste dans le *Patriote Français*, dans le but de mettre fin à une ambiguïté qui « calomnie la pureté de [leurs] principes », « les principes éternels de la liberté et de l'égalité ». Fox, Sheridan et Mackintosh, figures de l'opposition whig au gouvernement de Pitt, sont nommément identifiés comme partie prenante du système monarchique, aristocratique et parlementaire anglais, et, dès lors, vus comme des intrus. Les louer serait donc « une absurdité frappante ». Il importe pour Oswald et la société réunie chez White de ne pas laisser planer de doute sur leur républicanisme. Véritable profession

(22) TMC, 26 novembre 1792. La présence de Van Hayden (qui proposa un toast « à la dissolution du Cercle germanique ») permet de faire le lien avec la figure d'Anacharsis Cloots et souligne le cosmopolitisme du dîner.

(23) Les *healths* sont portés à la « santé » d'une personne ou même à une institution. Les *sentiments* expriment des convictions politiques. Stone, en tant que président, remplissait le rôle de « toastmaster » ou de « master of the feast ». Ces toasts étaient portés à la fin du dîner et étaient préparés à l'avance, ce qui indique une intention délibérée et mûrement réfléchie. De là, il est possible d'affirmer que ce dîner fut bien l'acte de naissance du « *British Club* ».

(24) Les toasts en l'honneur des femmes sont proposés par Smyth et FitzGerald.

(25) Cité par Jonathan ISRAEL, *Revolutionary Ideas, op. cit.*, p. 3-4.

(26) LPF, 21 novembre 1792.

de foi républicaine, la liste des toasts indique donc clairement que le « festin patriotique » est aussi un « banquet républicain » sur le modèle des banquets massifs que les radicaux anglais organisent pour demander une réforme parlementaire à la même époque mais s'affirmant résolument, puisque républicain, comme révolutionnaire et pas seulement réformateur<sup>27</sup>.

Le lieu même de cet événement discursif et républicain, à Paris, près du Palais Royal, dans un « hôtel anglais », est également porteur de sens. Venir et résider même temporairement dans le Paris républicain, peu après la chute de la monarchie et les massacres de Septembre, est gage, pour ces Britanniques et ces Irlandais, d'adhésion à la Révolution française pourtant dénoncée par de nombreux journaux britanniques comme synonyme de bain de sang et d'anarchie. De plus, le Palais-Royal, devenu « Palais-Égalité » lorsque son propriétaire, Philippe d'Orléans, choisit de se faire appeler Philippe Égalité le 15 septembre 1792, est un « haut lieu » de la Révolution : il l'incarne. Mary Wollstonecraft, qui fréquente l'hôtel White et le *British Club*, décrit le Palais-Royal comme un carrefour ou un centre d'information et de rassemblement<sup>28</sup>. Henry Redhead Yorke, un ancien membre du club, écrit en 1802, alors qu'il est devenu un loyaliste envers la Couronne britannique, que le Palais-Royal est « ce foyer de révolution et de crimes, cette pépinière de tous les vices répugnants, cette abomination de toute vertu, et profanation de toute religion [...]. Ce bidet infernal d'iniquités est situé au centre même de Paris, et est considéré par les habitants malveillants de cette capitale comme sa plus belle parure, de la même manière que les diables en enfer chez Milton admiraient le palais de Pandémonium »<sup>29</sup>. L'hôtel lui-même, tenu par un Anglais, Christopher White, participe de cet imaginaire associant Enfer et République. Dans le monde anglophone, taverne et radicalisme politique vont de pair : la société des Irlandais Unis de Dublin est fondée dans *The Eagle Tavern*, le 9 novembre 1791 de même que Thomas Hardy crée la LCS en janvier 1792 dans une taverne de Londres, *The Bell*. L'imaginaire conservateur et contre-révolutionnaire associe ainsi la taverne à l'anarchie révolutionnaire : *The Crown and Anchor Tavern*, dans le quartier du Strand à Londres, est

(27) LPF, 26 novembre 1792. L'expression de « banquet républicain » est empruntée au XIX<sup>e</sup> siècle, même s'il ne s'agit pas ici de contourner la censure mais d'organiser un événement performatif : Vincent ROBERT, *Le temps des banquets. Politique et symbolique d'une génération (1818-1848)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010 ; Harry T. DICKINSON, *British Radicalism and the French Revolution, 1789-1815*, London, Basil Blackwell, 1985, p. 23-24.

(28) Rachel ROGERS, *Vectors of Revolution*, op. cit., p. 161.

(29) D'ailleurs, Yorke continue en associant Oswald et son égalitarisme au caractère démoniaque du Palais-Royal : Henri Redhead YORKE, *Letters from France in 1802*, 2 vol., London, 1804, vol. I, p. 158-175.



un bastion de l'opposition whig où avait eu lieu un dîner de célébration de la Révolution française organisé le 14 juillet 1791, auquel assistaient Fox, Sheridan et Priestley et qui avait été abondamment caricaturé par la presse britannique, convoquant déjà l'image de Pandémonium, l'Enfer de John Milton<sup>30</sup>. L'hôtel White est aussi un centre d'affaires : entrepôt, boutiques et résidence de plusieurs entrepreneurs, il était une véritable interface commerciale entre la France et les trois royaumes.

Cette notion d'interface permet de mieux comprendre ce qu'est le *British Club*. Annonçant officiellement son existence dans le *Moniteur* du 7 janvier 1793 sous le nom de « Société des Amis des Droits de l'Homme » (SADH), celle-ci est donc composée d'étrangers « pour la plupart Anglais, Écossais et Irlandais »<sup>31</sup>. En se plaçant de nouveau sous la tutelle de l'ouvrage de Paine mais aussi sous celle de la Déclaration de 1789, la SADH rappelle ses convictions, proches de celles du Cercle social<sup>32</sup>. À l'instar de ce dernier, la SADH est composée de plusieurs « cercles ». Le premier est formé par les membres-clés. La composition de ce groupe change entre novembre 1792 et novembre-décembre 1793 : il compte une douzaine de membres selon l'espion anglais George Monro, une quinzaine si l'on se réfère au comité de rédaction de l'adresse, une vingtaine si l'on se réfère au nombre de ceux qui la présentent à la Convention. Parmi eux, Paine, évidemment, et Oswald, mais aussi des Irlandais : FitzGerald, les frères Sheares et un journaliste, D. E. MacDonnel<sup>33</sup>. Le deuxième cercle est formé par les membres actifs de la SADH, ceux qui se réunissent régulièrement à l'hôtel White. Ils étaient environ une centaine lors du dîner. Parmi eux, cinquante membres signent l'adresse à la Convention du 28 novembre dont seize ou dix-sept Irlandais. Enfin, le troisième cercle est formé par les correspondants et les réseaux avec lesquels les membres de la SADH étaient en contact (les sociétés patriotiques de Grande-Bretagne et d'Irlande principalement), formant ainsi un réseau de réseaux. Par exemple, treize membres de la SADH appartenaient également à la SCI de Londres<sup>34</sup>.

(30) Régicide, sodomie, rituels diaboliques et païens... et la France y sont associés : Christina PAROLIN, *Radical Spaces. Venues of popular politics in London, 1790-c. 1845*, Australian National University [en ligne], 2010, p. 105-146.

(31) De fait, ce nom est bien meilleur que l'expression de *British Club* qui ne rend pas compte de la diversité des identités de ses membres.

(32) Gary KATES, *The Cercle Social, the Girondins, and the French Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

(33) Rapport de Monro, 6 décembre 1792, National Archives, Kew, (NA) Treasury Solicitor's Papers (TS) 11/959, Part 2 ; Monro to [Grenville], 17 décembre 1792, NA Foreign Office (FO) 27/ 40, Part 2, f° 202.

(34) Rachel ROGERS, *Vectors of Revolution, op. cit.*, p. 185; *TMC*, 20 novembre 1792.

Henry Sheares évoque la nécessité d'établir une correspondance entre la SADH et les sociétés patriotiques irlandaises<sup>35</sup>. En France, les membres de la SADH participent aux activités du club des Jacobins (FitzGerald en est membre) et reçoivent des délégations de plusieurs sections parisiennes<sup>36</sup>. Le toast en l'honneur des écrivains proches du Cercle social et du cercle brissotin et celui en l'honneur des sociétés patriotiques et des écrivains britanniques et irlandais prend ainsi tout son sens.

*Hub* révolutionnaire, l'hôtel White est donc également une synapse de circulations des idées républicaines. Dans cette optique, les activités de la SADH peuvent être mieux appréhendées : à la France, la SADH fait savoir que les patriotes anglais, écossais et irlandais soutiennent la Révolution ; en Angleterre et en Irlande, la SADH sert d'organe de contre-propagande face au gouvernement britannique. À la Convention, sous la présidence de Grégoire, l'adresse de la SADH fut reçue avec enthousiasme et les journaux s'en firent abondamment l'écho<sup>37</sup>. Le 4 décembre, la société faisait placarder des affiches dans les rues de Londres, avertissant de son existence et de ses objectifs : depuis Paris, « cette capitale éclairée et régénérée », elle pourrait « devenir l'organe de communication de la connaissance [...] et de la lutte contre la tromperie de l'esprit de nos compatriotes, abusés par les viles calomnies d'une perfide Administration qui, afin de perpétuer l'esclavage des Anglais, ont fait de leur objet la stigmatisation des efforts glorieux des Français »<sup>38</sup>.

La participation d'Irlandais au sein de la SADH les rattache au républicanisme démocratique tel qu'il s'invente en cet automne-hiver 1792-1793<sup>39</sup>. Parmi eux, trois sous-groupes peuvent être distingués : les représentants de l'*establishment* protestant anglo-irlandais, en rupture avec leur milieu ; les étudiants ou prêtres liés aux collèges irlandais en France ; et les militaires, souvent liés aux célèbres brigades irlandaises.

Edward FitzGerald et les frères Sheares appartiennent au premier sous-groupe. Jeunes (ils sont nés entre le milieu des années 1750 et le

(35) Henry Sheares to Henry Fleming, 1<sup>er</sup> décembre 1792, Trinity College Dublin (TCD), Mss 4833.

(36) Monro to [Grenville], 17 décembre 1792, NA FO 27/40, Part 2, f<sup>o</sup> 202v ; 20 décembre 1792, f<sup>o</sup> 213-214 ; 21 décembre 1792, f<sup>o</sup> 211r-211v ; François-Alphonse AULARD, *La Société des Jacobins. Recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris*, t. 1, 1789-1790, Paris, 1889, p. XLIX.

(37) AP, t. 53, 28 novembre 1792, p. 635-638. LPF ; *Le Moniteur ; Nouvelles politiques, nationales et étrangères ; Le Républicain, journal des hommes libres de tous les pays*, 29 novembre 1792 ; TMC, 4 décembre 1792.

(38) Cité par David ERDMAN, *Commerce des Lumières*, op. cit., p. 240-241.

(39) Sur ce moment, voir Philippe BOURDIN, Michel BIARD, Hervé LEUWERS et Pierre SERNA (dirs.), *1792. Entrer en République*, Paris, Armand Colin, 2013 (notamment la III<sup>e</sup> partie, p. 217-329).



milieu des années 1760), ils sont profondément marqués par la Révolution américaine. Pourtant bien intégrés à la société anglo-irlandaise (FitzGerald est le cinquième fils du duc de Leinster, le premier pair d'Irlande ; les frères Sheares sont tous deux avocats à Dublin), ils en rejettent les codes et l'inégalitarisme. Ils sont sensibles aux nouvelles idées : FitzGerald est élevé, selon les souhaits de sa mère, d'après les préceptes de Rousseau. Cadet d'une très grande famille aristocratique, il suit logiquement une carrière militaire dans l'armée britannique. Envoyé en Amérique combattre les Insurgés américains, plusieurs expériences l'amènent vers le républicanisme. Il est blessé en 1781 et sauvé par Tony Small, un esclave noir à qui il offre sa liberté et qui devient son serviteur et compagnon de tous ses voyages. Pour Kevin Whelan, « Small représentait le talisman de la fraternité universelle [...] au-delà des barrières de couleur, de classe, et de nationalité »<sup>40</sup>. En poste au Canada en 1789, FitzGerald est adopté par les Seneca, l'une des Six Nations de la Confédération iroquoise<sup>41</sup>. Les toasts proposés par FitzGerald aux dames d'Angleterre et de France sont bien l'expression de l'égalitarisme de FitzGerald entre les races mais aussi entre les genres : son hommage à Wollstonecraft et Williams, engagées en faveur de l'émancipation des femmes *et* des Noirs, relie les deux combats. De plus, FitzGerald, avec Robert Smith, propose un autre toast « à l'abolition des titres héréditaires et de toutes les distinctions féodales », se faisant appeler dès avant le dîner « le citoyen Edouard Fitzgerald » et choisissant, après son expérience parisienne, de marcher dans les rues, préférant être « sur un pied d'égalité » avec le peuple<sup>42</sup>, ce qui n'est pas sans rappeler le comportement de Philippe d'Orléans. D'ailleurs, FitzGerald épouse la probable fille naturelle du duc d'Orléans, la « belle Pamela », le 27 décembre, à Tournai. Entre temps, le 24 décembre, à l'annonce de son rôle lors du dîner, FitzGerald est renvoyé de l'armée britannique<sup>43</sup>.

Les frères Sheares sont tous deux avocats à Dublin, venus en France officiellement pour des raisons familiales (rendre visite aux enfants de Henry, élevés en France). Leur participation au dîner constitue leur entrée en politique. Deux témoins permettent de la contextualiser. Henry

(40) Kevin WHELAN, « Fitzgerald, Edward », dans James MCGUIRE & James QUINN (éds.) *Dictionary of Irish Biographies from the earliest times to the year 2002*, 9 vol. [en ligne] Cambridge, Royal Irish Academy and Cambridge University Press, 2009 (ci-après : *DIB*).

(41) Thomas MOORE, *The Life and Death of Lord Edward Fitzgerald*, 2 vol., London, 1831 (vol. I, p. 147) ; Luke GIBBON, « “The Return of the native”: The United Irishmen, culture and colonialism », dans Thomas BARTLETT *et al.* (éds.), 1798, *op. cit.*, p. 52-74.

(42) *TMC*, 26 novembre 1792 ; Stella TILLYARD, *Citizen Lord. The Life of Edward Fitzgerald, Irish Revolutionary*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1999 [1997].

(43) William COBBET, *Parliamentary History of England*, vol. 30, London, 1817, p. 88-90.

Redhead Yorke prétend que John Sheares demande Théroigne de Méricourt en mariage, ce qu'elle refuse<sup>44</sup>. La figure de la militante pour le droit des femmes à porter les armes – symbole de citoyenneté complète – rejoint le toast en l'honneur des sœurs Fernig qui combattirent dans les armées de Dumouriez et le plan d'Oswald de former des régiments de piquiers composés d'hommes et de femmes à égalité. L'espion anglais George Monro écrit d'ailleurs des frères Sheares qu'ils sont « des hommes violents et de grands républicains »<sup>45</sup>. Cette association entre violence et républicanisme se retrouve dans une anecdote selon laquelle les frères, dans le bateau qui les ramène en Irlande, auraient exhibé à Daniel O'Connell un mouchoir trempé dans le sang de Louis XVI après son exécution<sup>46</sup>. Cette anecdote est très probablement fautive puisque, selon Monro, les Sheares quittent Paris le 16 janvier. Néanmoins, elle rejoint des récits similaires plaçant d'autres membres de la SADH (Oswald, Maxwell) à l'exécution du roi en tant que gardes nationaux, ce qui les relie au régicide et montre que, depuis le 21 janvier, « la République est l'antonyme de la monarchie »<sup>47</sup>.

Six des signataires de l'adresse à la Convention sont des étudiants du collège irlandais (William Duckett, Jean O'Neill, Edward Ferris, Bartholomew Murray, Bernard MacSheehy et Jeremie Curtayne) et un autre est un ancien prêtre formé au collège irlandais de Toulouse (Nicolas Madgett). Du fait des lois pénales, les écoles catholiques sont interdites en Irlande. Les jeunes irlandais, notamment les prêtres, sont alors envoyés sur le Continent pour y faire leurs études dans les nombreux collèges irlandais. Ainsi, à la veille de la Révolution, quatre cent soixante-dix-huit ecclésiastiques irlandais ont été formés dans les trente collèges sur le Continent dont trois cent quarante-huit dans les huit collèges en France et cent quatre-vingt dans le collège de Paris<sup>48</sup>. La présence d'étudiants et d'un ancien prêtre catholique à un dîner républicain pourrait surprendre. En réalité,

(44) Henry YORKE, *Letters from France*, vol. I, *op. cit.*, p. 142-143.

(45) Monro to [Grenville], 17 décembre 1792, NA FO 27/40 Part 2 f° 202.

(46) Christopher J. WOODS, « Sheares, Henry », dans *DIB*.

(47) Guillaume GLÉNARD, « La République des origines », dans Philippe BOURDIN *et al.* (dirs.), *1792... op. cit.*, p. 23-35.

(48) Patrick O'CONNOR, « The Irish College in Paris : from penal days seminary to Irish cultural centre », dans James CONROY (ed.), *Franco-Irish Connections. Essays, Memoirs and Poems in Honour of Pierre Joannon*, Dublin, Four Courts Press, 2009, p. 258-268 ; Laurence W. B. BROCKLISS, Patrick FERTÉ, « Prosopography of Irish Clerics in the Universities of Paris and Toulouse, 1573-1792 », *Archivium Hibernicum*, vol. 58, 2004, p. 7-166 ; Liam CHAMBERS, « Revolutionary and Refractory ? The Irish Colleges in Paris and the French Revolution », *Journal of Irish Scottish Studies*, vol. 2, n° 1, September 2008, p. 29-50 ; Liam SWORDS, *Soldiers, Scholars, Priests : A Short History of the Irish College, Paris*, Paris, Irish College, 1985 ; *Idem*, « Irish Priests and Students in Revolutionary France », dans *Id.* (ed.), *Protestant, Catholic & Dissenter : The Clergy and 1798*, Dublin, The Columba Press, 1997, p. 20-44.



cela confirme l'assertion de Kevin Whelan selon laquelle « l'accès aux universités continentales ouvrit le catholicisme irlandais aux idées nouvelles. Contrairement à leurs homologues anglicans, cloîtrés dans l'atmosphère de repli sur soi et de médiocrité intellectuelle de Trinity College [à Dublin], ces prêtres multilingues qui revenaient [en Irlande] ramenaient avec eux leur connaissance d'autres cultures et d'autres langues ainsi que les bénéfices d'une excellente formation universitaire »<sup>49</sup>. Il est en effet possible que ces Irlandais aient été influencés par Luke Joseph Hooke (1714-1796), professeur de théologie à la Sorbonne, dont les travaux, longtemps perçus comme une œuvre apologétique en réaction aux Lumières et condamnée comme telle par le Parlement de Paris proche des jansénistes, étaient en réalité une tentative d'intégrer les idées des Lumières dans la théologie catholique, conciliant droits naturels et Révélation : obéir à l'autorité revient à obéir à sa conscience<sup>50</sup>. Hooke développa ainsi un véritable « catholicisme des Lumières »<sup>51</sup> éminemment subversif pour l'Irlande. Ainsi, plusieurs prêtres irlandais fuirent la France révolutionnaire de 1789, manquant de peu d'être pendus « à la lanterne », pour s'impliquer ensuite dans l'agitation radicale des années 1790 en Irlande au point que Leonard MacNally, avocat des Irlandais Unis mais qui informait le gouvernement irlandais de leurs activités, attribuait la Révolte de 1798 aux maîtres d'école et aux prêtres, plus particulièrement à ceux qui revenaient de France<sup>52</sup>.

À la lumière de ce contexte intellectuel bouillonnant, il n'est de fait guère surprenant de constater que les étudiants signataires de l'adresse de l'hôtel White s'étaient manifestés en octobre 1792 en dénonçant auprès de la Commune et du directoire du Département leurs supérieurs comme étant des réfractaires et des contre-révolutionnaires<sup>53</sup>. À la suite de cette dénonciation, le 29 octobre 1792, la Commune ordonna la tenue d'élections, dans la chapelle du collège, pour choisir un nouveau supérieur et un administrateur du temporel. Il y eut neuf votants parmi lesquels les six futurs signataires de l'adresse. William Duckett fut élu proviseur et Nicolas

(49) Kevin WHELAN, « A nation in waiting ? The Irish in France in the eighteenth-century », dans James CONROY (ed.), *Franco-Irish Connections*, op. cit., p. 304-320.

(50) Thomas O'CONNOR, *An Irish Theologian in Enlightenment France. Luke Joseph Hooke, 1714-96*, Dublin, Four Courts Press, 1995, p. 109-119.

(51) Bernard PLONGERON, *Théologie et politique au siècle des Lumières (1770-1820)*, Genève, Droz, 1973.

(52) Dáire KEOGH, *The French Disease*, op. cit., p. 32.

(53) « Mémoire présenté par les Jeunes Irlandais au ministre des affaires Etrangères, 12 8bre 1792 », Archives diplomatiques, La Courneuve (AD), Correspondance Politique Angleterre (CPA) 582 f°341.

Madgett administrateur. Une messe suivit l'élection<sup>54</sup>. Cet épisode, que Liam Swords a appelé le « coup d'état de Kerry », en référence à l'origine de la plupart des protagonistes, semble être bien plus l'expression de ce « catholicisme des Lumières » en actes, formant une véritable « république au collègue » même si elle fut éphémère<sup>55</sup>.

Dernier sous-groupe des Irlandais associés à la SADH : les militaires. Deux personnages sont identifiables dans les sources : le comte et général Arthur Dillon (1750-1794) et Thomas MacDermott (1751 ?-1801). Issu d'une très ancienne famille irlandaise catholique, Thomas MacDermott se présente lui-même comme un ancien colonel des Volontaires, ces bataillons de citoyens-soldats (très majoritairement protestants) formés à la fin des années 1770 et au début des années 1780, officiellement pour défendre l'île de la menace d'une invasion française mais qui obtinrent de l'Angleterre une autonomie législative<sup>56</sup>. Issu de la diaspora irlandaise jacobite, Arthur Dillon est un cousin du général Theobald Dillon qui, malgré son ralliement à la Révolution (contrairement à d'autres représentants de sa famille), avait été massacré par ses troupes à Lille en avril 1792 à la suite de la retraite devant Tournai. Ancien soldat du régiment familial de Dillon, vétéran de la guerre d'Indépendance américaine et ancien gouverneur de Tobago, député de la noblesse de Martinique aux États généraux puis élu à l'Assemblée nationale en 1791 (où il défend les intérêts des colons esclavagistes et s'oppose à Brissot), Arthur Dillon commet une erreur au lendemain de la journée du 10 Août en renouvelant son serment de fidélité « à la Nation, à la Loi et au Roi ». Il est donc rétrogradé par l'Assemblée nationale et c'est sous les ordres de Dumouriez qu'il combat à Valmy. Il est rappelé à Paris par la Convention qui le soupçonne de royalisme. Sa présence au dîner de la SADH le 18 novembre semble en contradiction avec les idées des membres. Elle peut être comprise comme une tentative d'afficher son

(54) Annexe du « Mémoire pour Mr Walsh », Paris, 1814, Centre Culturel irlandais, Paris, E10A [en ligne] ; Kearney à Lebrun, 29 octobre 1792, AD CPA 583 f° 106-107.

(55) Liam SWORDS, *The Green Cockade*, *op. cit.*, p. 55-70. Les supérieurs retrouvent leur poste en faisant appel à Lebrun qui souhaite éviter un « incident diplomatique » et écrit à Roland, son homologue de l'Intérieur le jour même : AD CPA 583 f° 110-111. Ce dernier désavoue la Commune, si l'on en juge par la lettre de remerciements de Kearney et Walsh à Lebrun, le 30 octobre : *ibidem*, f° 131.

(56) Thomas MacDermott est arrêté le 17 décembre 1793 du fait de la loi contre les Anglais et est libéré le 13 octobre 1794, ayant réussi à démontrer qu'il est un patriote *irlandais*. Il meurt à Paris en janvier 1801 : dossier d'arrestation de « Macdermothe », AN, F<sup>7</sup> 4774 28 ; « Inventaire sommaire des titres et papiers... », AN, T 1651.





soutien à la nouvelle république et de contrer les soupçons à son encontre<sup>57</sup>. Il est d'ailleurs l'auteur d'un toast particulièrement ambigu au « Peuple d'Irlande, et puisse le Gouvernement profiter de l'exemple de la France, et une Réforme prévenir d'une Révolution »<sup>58</sup>.

Les convives irlandais, protestants et catholiques, du dîner à l'hôtel White incarnent donc un républicanisme révolutionnaire et non-sectaire, nourri à la source américaine, qu'ils développent au contact de la Révolution française et dans lequel l'espion anglais Monro voit un projet de renverser la « Constitution britannique » avec l'aide d'une armée française<sup>59</sup>.

Pavé lancé dans la mare des relations franco-britanniques, le dîner et ses convives irlandais ont ainsi provoqué des remous qu'il s'agit de suivre dans le contexte de l'automne et de l'hiver 1792-1793, de la chute de la monarchie à la déclaration de guerre de la France contre l'Angleterre. Contrairement à la chronologie habituelle selon laquelle la guerre entraîna le rapprochement entre la France et les Irlandais contre l'Angleterre, le dîner à l'hôtel White permet d'avancer que ce rapprochement avait déjà été initié, contribuant à la montée des tensions entre les deux pays.

L'Irlande incarne en effet à la fois un enjeu géopolitique majeur et un champ de bataille de la « guerre idéologique » que se livrent les deux pays. Depuis novembre 1790 et la publication des *Reflections on the Revolution of France* par Edmund Burke suivie de celle des *Rights of Man* de Paine en 1791, une « guerre pamphlétaire » agite les opinions publiques non seulement en Angleterre et en France mais aussi en Irlande<sup>60</sup>. En Angleterre, le loyalisme conservateur est populaire, grâce à la propagande gouvernementale<sup>61</sup>. En Irlande, le débat Burke-Paine est à l'origine de l'agitation politique du début des années 1790. Le deuxième anniversaire de la prise de la Bastille se conjugue avec la controverse autour de la Révolution française, donnant lieu à d'importantes manifestations, notamment à Belfast,

(57) Richard HAYES, *Ireland and Irishmen*, *op. cit.*, p. 119-121. Quelques jours après le dîner, Dillon présente à la Convention une pétition demandant un procès pour laver les soupçons qui pèsent contre lui (*Le Républicain*, 21 novembre 1792).

(58) *TMC*, 26 novembre 1792. De manière intéressante, le *Patriote Français* ne mentionne pas ce toast.

(59) Rapport de Monro, 6 décembre 1792, NA TS 11/959 Part 2.

(60) Mike RAPPORT, « “Deux nations malheureusement rivales” : les Français en Grande-Bretagne, les Britanniques en France, et la construction des identités nationales pendant la Révolution française », *AHRF* [en ligne], n° 342, octobre-décembre 2005 ; Chris EVANS, *Debating the Revolution. Britain in the 1790s*, London, I. B. Tauris, 2006.

(61) Nicholas ROGERS, « Burning Tom Paine : Loyalism and Counter-Revolution in Britain, 1792-1793 », *Social History/ Histoire sociale*, vol. 32, n° 64, 1999, p. 139-171.

qui conduisent à la fondation des Irlandais Unis<sup>62</sup>. La question catholique cristallise les tensions en 1792-1793, véritable tournant dans la politisation du peuple catholique à l'occasion de la campagne menée par le Comité catholique pour organiser des élections dans l'ensemble des paroisses puis des comtés d'Irlande, en vue de la tenue d'une Convention à Dublin qui représenterait l'ensemble des catholiques d'Irlande (soit les trois-quarts du peuple irlandais) en décembre 1792<sup>63</sup>. Parallèlement, l'agitation des *Defenders*, attisée par cette campagne, redouble à l'été 1792 au point que les Irlandais Unis envoient plusieurs de leurs membres dans le comté d'Armagh pour apaiser les tensions. À l'automne, les Volontaires, sous l'impulsion de James Napper Tandy, apportent leur soutien à la campagne catholique et tentent de se constituer en Garde nationale sur le modèle français.

Dans ce contexte, avec le toast porté en l'honneur de Paine et celui célébrant la « prochaine convention de l'Angleterre et de l'Irlande », le dîner constitue une provocation publique envers l'Angleterre. Avec l'adresse à la Convention, demandant aux « troupes victorieuses de la liberté [de ne poser] les armes que lorsqu'il n'y aura plus ni tyrans ni esclaves », la SADH agite le spectre d'une insurrection populaire soutenue par la France, cherchant ainsi à « court-circuiter » la politique de neutralité de la France vis-à-vis de l'Angleterre<sup>64</sup>. Le lendemain du dîner, le vote à la Convention du décret du 19 novembre promettant « fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer la liberté » fit l'effet d'une bombe outre-Manche. Le Comité exécutif chercha à en minimiser les effets dans ses négociations avec Pitt<sup>65</sup>. Or, si ce décret était une réponse à une pétition des habitants du duché des Deux-Ponts et au débat sur l'intégration

(62) Nancy J. CURTIN, « Symbols and Rituals of United Irish Mobilisation », dans Hugh GOUGH & David DICKSON (éds.), *Ireland and the French Revolution*, Dublin, Irish Academic Press, 1990, p. 68-82.

(63) Jim SMYTH, *The Men of No Property*, op. cit., p. 52-78, p. 91.

(64) Virginie MARTIN, *Diplomatie en révolution. Structures, agents, pratiques et renseignements diplomatiques. L'exemple des diplomates français en Italie (1789-1796)*, thèse de doctorat, Université de Paris-I Sorbonne, 3 vol., 2011, vol. I, p. 93 ; *Idem*, « Le remodelage de l'espace international : le "décret de propagande" du 19 novembre 1792 », communication dans le cadre du Colloque international « La loi en Révolution 1789-1795. Fonder l'ordre et établir la norme », 12-14 septembre 2013. Je remercie Virginie Martin de m'avoir communiqué son texte.

(65) L'ambassadeur français Chauvelin se trouve bien embarrassé face à Pitt, faisant explicitement le lien avec la possibilité d'une insurrection en Irlande et évoquant la « belle réponse de Grégoire aux sociétés anglaises », aspects plus importants, selon lui, que le prétexte de l'ouverture de l'Escaut pour justifier les préparatifs de guerre engagés par le gouvernement anglais : Chauvelin à Lebrun, 7 décembre 1792, AD CPA 584 f° 67-77. Pitt revient d'ailleurs sans cesse sur le décret dans ses rapports avec Chauvelin : lettres des 9 et 18 décembre, *ibidem*, f° 92-95 et 194-208.



de la Savoie à la France<sup>66</sup>, le fait même qu'il soit voté le lendemain du dîner, sous la présidence de Grégoire, sont autant de « coïncidences » significatives<sup>67</sup>. Grégoire préside en effet la Convention lorsque la SADH et la SCI présentent leur adresse respective le 28 novembre. Sa réponse aux deux sociétés est particulièrement explicite, reliant l'intégration de la Savoie à la future libération des peuples, ajoutant : « la déclaration des droits, placée à côté des trônes, est un feu dévorant qui va les consumer ». Pour lui, la France, l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre forment d'ores et déjà « deux républiques », faisant référence à la « fête » de la SADH comme « prélude de la fête des nations »<sup>68</sup>. Le décret pourrait alors être également interprété comme une réponse de la Convention dans le dialogue mené entre les patriotes français, anglais, écossais et irlandais, commencé le 14 juillet 1790 lors du fameux dîner à la Crown and Anchor Tavern et poursuivi avec la multiplication des sociétés patriotiques en Angleterre et en Irlande<sup>69</sup>. Depuis la chute de la royauté et l'avènement de la République en France, ce « commerce des Lumières » (Léonard Bourdon) était perçu en Angleterre comme porteur de sédition<sup>70</sup>.

Parallèlement, depuis Paris, Paine, FitzGerald et Oswald planifient un véritable projet d'insurrection<sup>71</sup>. Ils anticipent une fin de non-recevoir de la part du gouvernement britannique face aux demandes des catholiques, ce qui déclencherait une insurrection portée par les Volontaires avec le soutien

(66) Marc BÉLISSA, *Fraternité universelle et intérêt national (1713-1795). Les cosmopolitiques du droit des gens*, Paris, Éditions Kimé, 1998, p. 320-328. Il est intéressant de noter que Joel Barlow, associé à la SADH, part peu après le 28 novembre en Savoie avec Grégoire pour y superviser la réunion (Monro to [Grenville], 17 décembre 1792, NA FO 27/40, Part 2, f°202-203).

(67) Burke, le 5 mars 1793, justifiant la politique menée par le gouvernement anglais contre la France au Parlement, relie le dîner (qu'il confond avec l'adresse) du 18 novembre avec le décret : William COBBETT, *Parliamentary History*, op. cit., p. 550-551.

(68) AP, t. 53, p. 635-638. Grégoire aurait, de plus, marié John Stone et Helen Maria Williams en 1794 (John Goldworth ALGER, *Englishmen in the French Revolution*, op. cit., p. 66 et 69). De fait, il est fort probable que Grégoire ait été parmi les députés de la Convention présents au dîner et mentionnés par le *Morning Chronicle*. Voir également la réponse de Grégoire aux sociétés patriotiques de Sheffield et de Belfast (respectivement des 22 et 29 novembre), AP, t. 53, 30 novembre 1792, p. 674 dans laquelle il reprend ces thèmes. Mike RAPPORT, « Deux nations malheureusement rivales », art. cit., souligne également le caractère subversif du discours de Grégoire pour qui droits de l'homme et république vont ensemble, impliquant donc une révolution européenne.

(69) Jean BOUTIER, Philippe BOUTRY, « La sociabilité politique en Europe et en Amérique à l'époque de la Révolution française. Éléments pour une approche comparée », dans Michel VOVELLE (dir.), *L'Image de la Révolution Française. Communications présentées lors du Congrès Mondial pour le Bicentenaire de la Révolution*. Sorbonne, Paris, 6-12 juillet 1989, 3 vol., Paris, Oxford, 1989, vol. I, p. 53-64.

(70) Entre octobre et décembre 1792, on recense une douzaine d'adresses de différentes sociétés transitant entre l'Angleterre, l'Irlande et la France. Sur la genèse de l'expression « commerce des Lumières » inventée par Bourdon (lui aussi en contact avec les Irlandais patriotes), voir David ERDMAN, *Commerce des Lumières*, op. cit.

(71) Lettre du 11 juin 1793, s.a., AD CPA 587 f° 176.

matériel et financier de la France<sup>72</sup>. Face aux réticences de Brissot, la SADH envisage une autre adresse concernant l'Irlande mais elle provoque de violentes dissensions en son sein<sup>73</sup>. Au même moment, à Londres, le *Home Office* s'inquiète de ce que des *Defenders* cherchent à acquérir des armes<sup>74</sup>. Benoist d'Angers, agent français à Londres, est contacté par les agents d'un « Comité révolutionnaire d'Irlande »<sup>75</sup>. Ce comité envisage lui aussi de déclencher une insurrection, prévoyant le refus du gouvernement britannique face aux demandes des catholiques irlandais, et demande le soutien de la France. Il propose d'y envoyer un agent qui se présente bien à Lebrun : il s'agit de Richard Ferris, ancien soldat des brigades irlandaises et ancien prêtre réfractaire<sup>76</sup>. Enfin, FitzGerald profite d'un voyage à Londres en décembre pour contacter les députés catholiques de la Convention de Dublin, envoyés pour présenter leur pétition au roi, et y rencontre Reinhard, le secrétaire de la légation française<sup>77</sup>.

Le gouvernement de Pitt fut probablement informé de ces projets d'insurrection<sup>78</sup>, et, face à la menace de la mobilisation catholique en Irlande, il réagit de manière décisive : entre décembre 1792 et février 1793, il multiplie les mesures répressives en Angleterre mais aussi en Irlande, interdisant les importations d'armes et les rassemblements, ordonnant aux Volontaires de se disperser, et arrêtant les principaux Irlandais Unis<sup>79</sup>.

(72) Projet d'expédition en Irlande [attribué à Thomas Paine], [fin 1792], SHD 1M 1420 : ce mémoire a pu être rédigé grâce aux informations de FitzGerald, étant donné la connaissance précise de l'Irlande dont il fait preuve ; Paine à Lebrun, 4 [janvier 1793], AD CPA 584 f° 401.

(73) Henry YORKE, *Letters from France*, vol. I, *op. cit.*, p. 162-163 et vol. 2, p. 321 ; Monro to [Grenville], 21 décembre 1792, NA FO 27/40, Part 2 f° 276-277 ; 10 janvier 1793, NA FO 27/41 f° 37 ; Merry et Oswald au président de la Convention, 11 janvier [1793], AN, C 243 ; AP, t. 57, p. 537 ; Somers à [Grenville], 28 janvier 1793, NA FO 27/41 f° 147-148.

(74) Marianne ELLIOTT, *Partners in Revolution*, *op. cit.*, p. 43. François Noël, agent français à Londres (qui serait lui-même un descendant de jacobites irlandais et dont le nom serait la version francisée de O'Neill, confirme que les Irlandais « ont des armes [...]. Ils ont trouvé le moyen de [illisible] de Birmingham plus de 50 mille fusils » : Noël à Lebrun, 29 octobre 1792, AD CPA 583 f° 153v-154. Sur Noël : Richard HAYES, *Ireland and Irishmen*, *op. cit.*, p. 17

(75) [Benoist] à Lebrun, 1<sup>er</sup> déc. 1792, AD CPA 584 f° 9-11. Benoist confirme également l'achat de fusils par le « Comité ».

(76) [Richard Ferris], « Note et mémoire instructif pour le Comité de Salut Public et le ministre des Affaires étrangères », juillet [août] 1793, AD CPA 587 f° 296-300. *Contra* Marianne ELLIOTT, *Partners in Revolution*, *op. cit.*, p. 57-58.

(77) Reinhard à Delacroix, 29 floréal an IV [18 mai 1796], AD CPA 589 f° 249r-249v.

(78) Lettre du 15 février 1796, AD CPA 589 f° 139-146 ; [Duckett] à Delacroix, [fin janvier-février] 1796, AD CPA 589 f° 131-132. Grenville est mis en garde, via le chapelain catholique irlandais de l'ambassade d'Espagne à Londres, Thomas Hussey, un proche de Burke, contre un refus du gouvernement d'accorder leurs droits aux catholiques, ce qui déclencherait une insurrection : British Library, Dropmore Papers, Vol. DIX, Add MS 59363 f°176-177 : \_\_ to Grenville, 16 oct. [1792].

(79) Clive EMSLEY, « The London "Insurrection" of December 1792 : Fact, Fiction, or Fantasy ? », *Journal of British Studies*, vol. 17, no. 2, Spring 1978, p. 66-86 ; *Idem*, « An Aspect of Pitt's "Terror": Prosecutions for Sedition during the 1790s », *Social History*, vol. 6, no. 2, May 1981,



Conjointement, il accorde aux catholiques le droit de vote (mais pas celui d'être élu) et de devenir soldats et officiers dans l'armée britannique, et il crée une milice irlandaise composée de catholiques pour défendre l'île en cas d'invasion française. Enfin, il prend des mesures contre la subversion française avec l'*Alien Act*, voté le 7 janvier 1793, et la création de l'*Alien Office* sous la responsabilité de William Wickham. Ainsi, l'insurrection espérée ou redoutée n'a pas lieu.

Avec la déclaration de guerre contre l'Angleterre, la France renoue avec la stratégie du revers, espérant susciter une insurrection en Irlande. Deux missions sont ainsi organisées par Lebrun au printemps 1793. La première est dirigée par William Duckett avec des étudiants du collège irlandais<sup>80</sup>. Partis le 17 mars 1793, ils sont dénoncés par l'espion irlandais et ancien prêtre Charles Somers, arrêtés à Londres et renvoyés en Irlande, car jugés inoffensifs<sup>81</sup>. Pourtant, une fois en Irlande, ils poursuivent leur mission, tissant un véritable réseau d'agents de propagande et d'information dans le sud de l'île et à Dublin. Duckett lui-même passe les deux années suivantes entre la France et l'Irlande, nouant des contacts, contribuant à la radicalisation de certains journaux (dont la *Cork Gazette* du déiste Denis Driscoll<sup>82</sup>), et il semble même qu'il ait été, à Dublin, au cœur de la transformation des Irlandais Unis en une conspiration de masse alliée aux *Defenders* en 1794<sup>83</sup>. Sous le nom de plume de Junius Redivivus, il publie dans le *Morning Chronicle* du 17 novembre 1794 un article sur la guerre entre l'Angleterre et la France, brûlot contre la politique de Pitt<sup>84</sup>. De retour en France en juillet 1795, Duckett écrit de nombreux mémoires, pétitions et lettres, cherchant à convaincre le gouvernement français de s'engager en faveur de l'Irlande<sup>85</sup>.

p. 155-184 ; R. B. MCDOWELL, *Ireland in the Age of Imperialism and Revolution, 1760-1801*, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 422-444.

(80) [Duckett] à Lebrun, [décembre 1792], AD CPA 584 f° 391 ; [Duckett], « Suite des réflexions sur l'Irlande », [novembre 1796], SHD B<sup>11</sup> 1 ; Bourdon [Duckett] au Directoire, [27 février 1798], AN, AF III 57, doss. 225, p. 3.

(81) Somers to Bland Burges, 4 mars 1793, NA FO 27/42 f° 2-3 ; [Ferris], « Note et mémoire instructif... », [août] 1793, AD CPA 587 f° 296v.

(82) Voir Michael DUREY, *Transatlantic Radicals and the American Republic*, University Press of Kansas, 1997, p. 112-116 ; David A. WILSON, *United Irishmen, United States. Immigrant Radicals in the Early Republic*, Ithaca, Cornell University Press, 1998, *passim*.

(83) Nancy J. CURTIN, « The transformation of the Society of the United Irishmen into a mass-based revolutionary organization, 1794-6 », *Irish Historical Studies*, 24/96, Nov. 1985, p. 463-492 ; Tommy GRAHAM, « The Transformation of the Dublin Society of United Irishmen into a mass-based revolutionary organization, 1791-6 », dans *1798...op. cit.*, p. 136-146.

(84) *Northern Star*, 27 novembre 1794.

(85) AN, AF III 186b ; AD CPA 589 f°155-156, 157-158 ; SHD B<sup>11</sup> 1 ; AN, AF III 58 doss. 228 ; AN, AF III 370.

La seconde mission est menée par le colonel Eleazer Oswald<sup>86</sup>. Elle a pour but de déterminer si le projet d'insurrection de Paine est encore possible au printemps 1793. Arrivé à Dublin le 8 mai, Oswald rencontre les principaux chefs des Irlandais Unis qui l'informent qu'un soulèvement n'est plus envisageable<sup>87</sup>. Cet échec fait alors passer l'Irlande au second plan dans la stratégie française. De plus, avec la chute des girondins, la SADH, et notamment Paine, subit un discrédit auprès des montagnards.

Cela n'empêche pas Madgett de devenir traducteur puis chef du bureau des traductions au Comité de salut public<sup>88</sup>. À ce poste, il est en réalité « chargé de l'envoi des émissaires secrets dans l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande »<sup>89</sup>, et c'est à ce titre qu'il est également l'initiateur et le responsable de la mission du révérend William Jackson (un autre signataire de l'adresse à la Convention) à Londres et à Dublin en mars-avril 1794<sup>90</sup>. Chargé de ré-initier le contact avec les Irlandais Unis, Jackson est trahi par un ami, John Cockayne, et arrêté après en avoir rencontré les chefs. Son arrestation provoque la fuite d'Archibald Hamilton Rowan en France et l'exil de Theobald Wolfe Tone aux États-Unis, ce qui contribue à accélérer le processus de transformation des Irlandais Unis d'une société demandant une réforme parlementaire en une organisation clandestine, prête à une révolution armée et alliée à la France<sup>91</sup>.

Ainsi, les Irlandais de l'hôtel White éclairent d'un jour différent le républicanisme irlandais à ses débuts, car dès 1792, ils sont sans ambiguïté républicains et révolutionnaires. Leur participation au dîner et leur signature de l'adresse en attestent ainsi que leur engagement ultérieur : de retour en Irlande, FitzGerald et les frères Sheares intègrent les Irlandais Unis tandis que Duckett est un passeur de révolutions entre Paris, Londres et

(86) Eleazer Oswald (1755-1795), vétéran de la guerre d'Indépendance américaine, colonel d'artillerie dans l'armée française, ne doit pas être confondu avec John Oswald, ainsi que le fait Olivier BLANC, *Les Espions de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Perrin, 1995, p. 38.

(87) « Short Sketch of a Tour on Public Mission to Ireland, Paris, June 11, 1793 », AD CPA 587 f° 173-174 ; « Rapport verbal d'un agent secret... », 11 juin 1793, AD CPA 587 f° 169.

(88) Sylvie KLEINMAN, *Translation, the French Language and the United Irishmen (1792-1804)*, Ph. D. thesis, Dublin City University, 2005 ; Christopher J. WOODS, « Madgett, Nicholas », dans *DIB*.

(89) « Note sur M., secrétaire interprète de la Marine », [vers 1798-1799], AN, MAR G 242 f° 4.

(90) Madgett à Lebrun, mars 1793, AD CPA 587 f° 20-21 ; AN, F<sup>7</sup> 4748 1 doss. 1 ; Madgett au [ministre de la Marine], [17 octobre 1793], SHD Marine GG 1 Mémoires et projets 58 f° 31 ; traduction des lettres de Jackson, 11 et 21 mars 1794, *Ibidem*, f° 32-38 et 39.

(91) Marianne ELLIOTT, *Partners in Revolution*, *op. cit.*, p. 63-74.



Dublin et que Madgett devient progressivement la personne ressource pour l'Irlande auprès du gouvernement français. Protestants et catholiques irlandais œuvrent de concert en faveur d'une république indépendante dans leur pays. Leur participation au dîner à l'hôtel White doit donc bien être interprétée comme la proclamation de leur républicanisme, proclamation précédée et suivie de leurs actes au service de ce projet. Elle montre également que l'intégration de ces Irlandais à des réseaux sociaux – du Cercle social aux montagnards, des radicaux anglais aux jacobites irlandais – empêche les classifications simplistes. Enfin, ce républicanisme irlandais tel qu'il s'exprime à Paris est, dès 1792, révolutionnaire et cosmopolite : il s'agissait de « révolutionner » l'Irlande et l'Angleterre pour permettre « la paix universelle »<sup>92</sup>. Même si l'intégration de ces Irlandais à ces réseaux, parfois proches du pouvoir, n'a pas suffi à engager la France dès 1792-1793 en faveur de l'indépendance de l'Irlande, elle a effrayé le gouvernement anglais, contribuant ainsi à la rupture entre les deux pays. Alors si l'exemple d'une vingtaine d'Irlandais présents à l'hôtel White ne résume pas à lui seul ce que fut le républicanisme irlandais à ses débuts, il plaide néanmoins pour une exploration de ces circulations révolutionnaires et de ces passeurs, entre France, Angleterre, Irlande mais aussi Écosse et États-Unis, dessinant un espace atlantique républicain et révolutionnaire<sup>93</sup>.

Mathieu FERRADOU  
 Doctorant à l'IHRF/ IHMC  
 18, rue de la ville dorée  
 72110 Saint-Cosme-en-Vairais  
 ferradou.mathieu@wanadoo.fr

(92) *LPF*, 21 novembre 1792.

(93) Sur le concept de « République atlantique », cf. Pierre SERNA, « Le Directoire, miroir de quelle République ? », dans Pierre SERNA (dir.), *Républiques sœurs. Le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes, PUR, 2009, p. 7-20.